

Zeitschrift: Ville de Fribourg : les fiches
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg
Band: - (2004)
Heft: 25

Artikel: Un monument à la gloire de la confédération
Autor: Lauper, Aloys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1035914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN MONUMENT À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION

Aloys Lauper

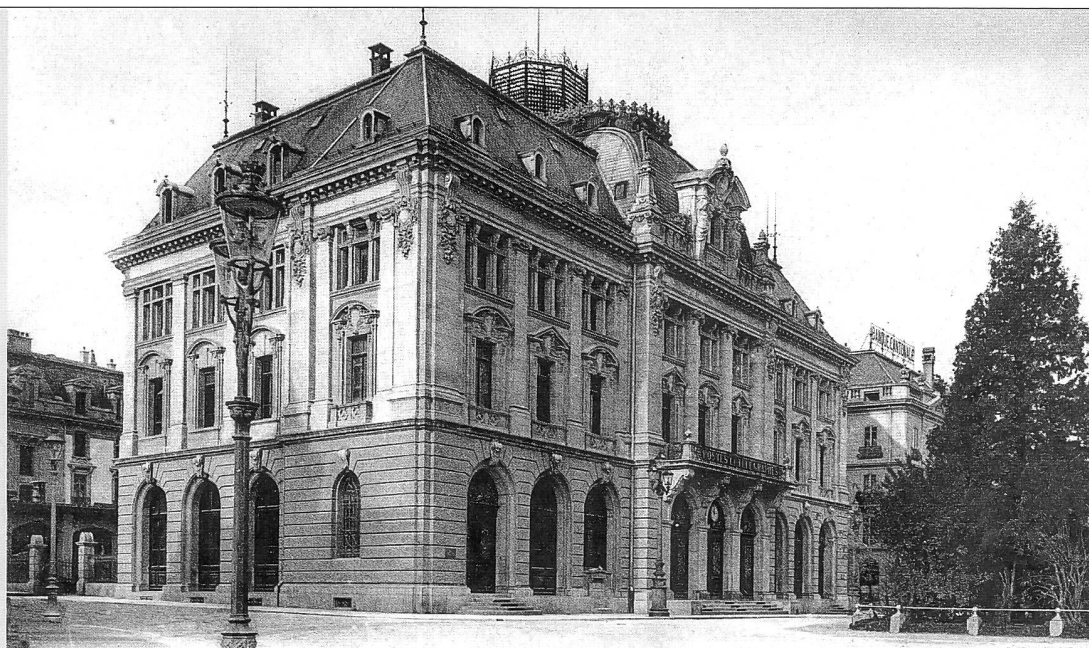


La gare, la poste, le kiosque à musique et le pont ont pris de la hauteur: les intérêts du Bourg ont perdu la guerre à Boldzopolis¹. Pendant un demi-siècle, le microcosme fribourgeois fut agité par les cabales et les intrigues opposant les négociants et les hôteliers du Bourg aux entrepreneurs et aux commerçants de Pérolles. Ayant perdu la bataille de la gare, enjeu urbanistique majeur, le Bourg s'accrocha à sa poste et à ses illusions. Vues de Berne, ces querelles étaient insignifiantes. La Confé-

dération souhaitait marquer de son sceau les villes helvétiques en y édifiant de nouveaux repères urbains à la gloire du progrès et de la nation, des symboles de pouvoir à son échelle dépassant les hôtels de ville des anciens cantons. Les vingt-sept Hôtels des Postes et Télégraphes construits en Suisse entre 1887 et 1913² matérialisent la puissance d'une bannière confédérale tissée de lignes de téléphone et de télégraphe. Au-dessus de la mêlée et en toute discrétion, la Confédération a choisi son site – les Places – et ses voisins – pensionnat, banques et hôtel renommé – pour y construire sa façade à Fribourg. Elle a imposé sa manière, son architecte et ses artisans dans une ville qui ne manquait pourtant pas de compétences à l'époque. Ses moyens et son autorité ont permis la réalisation d'un édifice représentatif de l'«architecture fédérale»³ dont la qualité, le volume et la situation ont sans doute contribué à préserver la perspective des Places en lui offrant un cadre à sa mesure.

Dès sa création le 1^{er} janvier 1849, la Régie fédérale des Postes louait à l'Etat de Fribourg le rez-de-chaussée de la «maison des gendarmes», l'ancienne douane au chevet de Saint-Nicolas. A l'arrivée du train, elle envisagea de transférer ses bureaux dans le quartier des Places, plus proche de la future gare et offrant déjà quelques opportunités. Le 15 mars 1863, le nouveau propriétaire de l'Académie fit en effet des offres pour la location du rez-de-chaussée de son futur Grand Hôtel de Fribourg. La commune manifesta son désaccord mais l'Etat fit savoir qu'il possédait «près de l'ancienne Académie, un bâtiment assez grand avec cour spacieuse qui pourrait être utilisé pour l'établissement d'un nouvel hôtel des postes si l'on se trouvait obligé de transférer plus tard le bureau des postes dans le haut de la ville»⁴. Le bail de l'ancienne douane fut cependant renouvelé en 1863 et en 1870. Une succursale fut tout de même ouverte en 1869 à la rue de Romont pour le bureau des télé-

graphes et la station téléphonique centrale. La construction de la gare et le développement commercial de la rue de Lausanne, du quartier des Places et de la rue de Romont rendaient chaque jour plus nécessaire le déménagement de la poste. La plupart des colis arrivés par train devaient en effet être acheminés dans le triage du Bourg avant de revenir vers la gare pour distribution. Vers 1885, le propriétaire de l'Hôtel des Charpentiers, vis-à-vis des Ursulines⁵, proposa de vendre son vieil immeuble pour y construire un bâtiment. L'affaire fut ébruitée et souleva un tollé général. Après que l'Etat eut admis la nécessité d'une nouvelle poste sur les Places, la Confédération conclut en 1888 un nouveau bail de trente ans pour la location de l'ancienne douane qui fut alors transformée et agrandie par adjonction de l'avant-corps actuel⁶. En maintenant les facteurs à proximité immédiate de la Chancellerie, le gouvernement sauvait ainsi la poste du Bourg.



L'Hôtel des Postes, vu de la station supérieure du funiculaire, dans les années 1900 (ASBC, carte postale)

La poste aux Bains

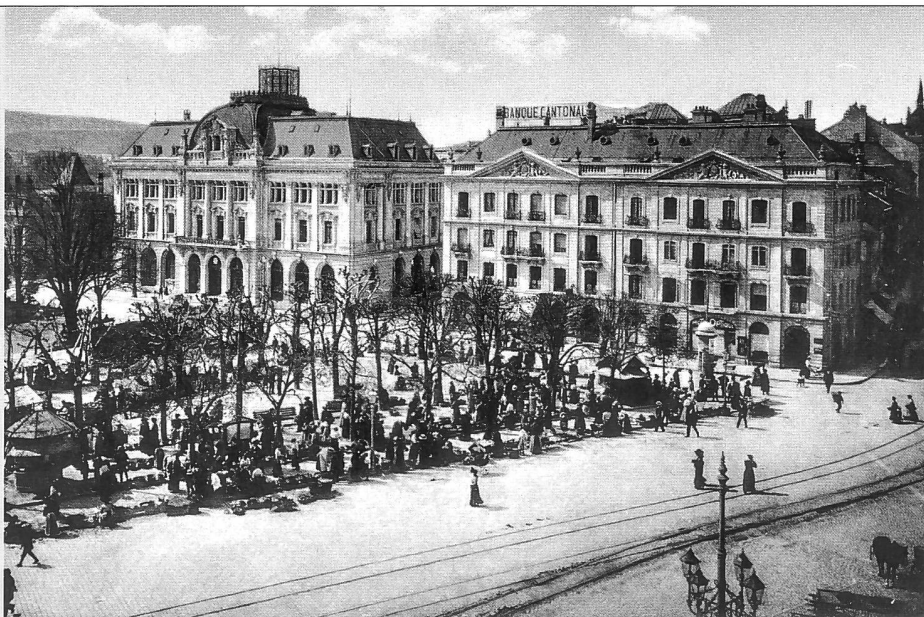
En 1892, la ville s'engagea à vendre à la Confédération, pour 200 000 francs, une parcelle de 1706 m² qu'elle possédait entre la rue du Tir et la rue Saint-Pierre, donnant sur le square des Places. Dans la planification du quartier, la commune s'était réservé la parcelle pour y dresser, au milieu des villas et des immeubles de rapport, une école ou un bâtiment public. Le site choisi était alors en partie occupé par l'Hôtel des Bains et le restaurant des Places, un établissement fondé dans les années 1870 à l'emplacement des anciennes étuves médiévales de la «Place romande» (der welsche Platz)⁷. La Confédération voulait y construire un bâtiment de deux niveaux avec remises à voitures. Le 16 juin 1894 déjà, un message du Conseil fédéral confirmait la volonté de construire un Hôtel des postes, télégraphes et téléphones à Fribourg, dans la partie supérieure

de la ville. Le projet avait le soutien inconditionnel du Conseil d'Etat fribourgeois qui jugeait «que le bureau principal était peu convenable pour une ville capitale d'un canton et qu'il n'était que justice de faire pour Fribourg ce qu'on avait fait pour d'autres villes bien moins importantes que l'on avait dotées d'Hôtels magnifiques». Le nouvel édifice devait réunir le service du courrier, les voitures postales, le télégraphe et le téléphone. A l'époque, le tri du courrier, la remise des voitures et les écuries se trouvaient dans le Bourg tandis que le télégraphe et le central téléphonique mis en exploitation le 16 décembre 1889 pour 30 abonnés, étaient installés à la rue de Romont dans le bâtiment du restaurant de la Paix, à la hauteur de l'actuel n° 18⁸. L'opposition d'un des propriétaires concernés retarda la vente du terrain qui ne fut stipulée que le 27 juillet 1896, au prix convenu quatre ans plus tôt. Dans son message à l'Assemblée fédérale du 8 décembre 1896, le Conseil fédéral proposait d'y construire un bâtiment principal, avec possibilité d'extension, ainsi qu'une remise indépendante à l'arrière. Le programme n'aurait nécessité qu'un étage sur rez-de-chaussée mais, disait-on, la «situation et la nature des édifices voisins exigent la construction d'un second étage. L'hôtel des postes serait sans cela écrasé par les autres bâtiments et n'aurait pas l'aspect qui convient à un édifice public». L'édifice projeté était devisé à 533 440 francs soit 15 500 m³ à 32 francs le m³ pour le bâtiment principal et 2 080 m³ à 18 francs le m³ pour la remise. Il avait été dessiné par Theodor Gohl (Aarberg 1844 - Bâle 1914). Après des études d'architecture à l'EPFZ chez Gottfried

L'Hôtel des Bains, tout à gauche, peu avant sa démolition (AEF)







L'Hôtel des Postes et la Banque cantonale de Fribourg, un jour de marché sur les Places (ASBC, carte postale)

en verre, qui permet de le tenir en état permanent de propreté. Il manque toutefois des supports pour les plumes, qui errent à l'aventure au risque de tacher le vernis des pupitres. Il manque aussi quelques godets pourvus d'éponges mouillées pour épargner au public la peu ragoûtante opération du collage des timbres à la salive⁹. La nouvelle poste – Fribourg 2 – fut inaugurée officiellement le 1^{er} août 1900 aux accents de la Landwehr et aux crépitements des feux d'artifice. «Le nouvel Hôtel des Postes fut brillamment illuminé et les milliers de lampions dont il était garni en firent ressortir au milieu de la nuit profonde les proportions harmonieuses et les belles lignes architecturales»¹⁰. On trouvait au sous-sol les locaux de chauffage central, des magasins ainsi que des aménagements pour l'installation du premier câble téléphonique souterrain posé en 1901 et reliant le bâtiment au quartier du Bourg par la rue des Alpes, la



place de l'Hôtel-de-Ville, la Grand-Rue et la rue de Zaehringen¹¹. L'entrée ouvrait sur la salle des guichets traitée comme un grand salon dont le prestige devait s'accorder aux nouveaux attributs de la richesse et du progrès: le timbre, le télégramme et le téléphone. Dans cette antichambre du pouvoir de la communication, le client devait mesurer la force de l'organisation, avec à sa gauche le local des lettres, à sa droite le local de consignment des dépêches et devant lui le bureau des messageries. La distribution du bâtiment était assurée par deux cages d'escaliers disposées dans les angles. Elles menaient au 1^{er} étage, réservé aux locaux de l'administration du télégraphe et à l'appartement du chef des téléphones. Le deuxième étage fut loué au Département de l'instruction publique. On y présenta jusqu'en 1927 les collections du Musée industriel et du Musée pédagogique fondés par Léon Genoud¹². L'appartement du concierge, des

10 ASBC, copie de manuscrit, s.s., vers 1905. Voir aussi La Liberté, 3 août 1900.

11 Les lignes téléphoniques parallèles au chemin de fer furent supprimées lors de l'électrification du train car les transmissions téléphoniques étaient gênées par des interférences.

12 Alors qu'il était instituteur à Onnens, Léon Genoud (1859-1931) constitua en février 1884 une «Exposition scolaire permanente» réunissant «un nombre considérable d'ouvrages scolaires, appareils, instruments, articles divers se rapportant à tous les degrés et à toutes les branches de l'enseignement». Ce Musée pédagogique fut aménagé en 1890 dans l'ancien arsenal. L'installation à la rue de Morat du Conservatoire de musique en 1903 nécessita son déplacement. Léon Genoud avait créé une section spéciale de son exposition consacrée aux métiers et à l'apprentissage. Cet ensemble fut à l'origine du Musée industriel cantonal, créé par arrêté du Conseil d'Etat, le 27 décembre 1888. D'abord installé dans la caserne de la Planche, il fut ensuite transféré au rez-de-chaussée de l'Hôtel Zaehringen, à l'entrée du pont suspendu. Après avoir quitté le bâtiment des postes, il fut relégué en 1927 dans les anciens locaux de la Station laitière de Pérolles.

13 En 1927, cette bibliothèque comptait 40 000 volumes, 145 périodiques ainsi qu'une collection unique de 1400 affiches. En 1965, elle fut partagée entre le nouveau Centre professionnel et le Technicum. 15 000 ouvrages constituèrent le fonds initial de la Bibliothèque des Arts et Métiers (BAM). Les 35 000 autres furent attribués à l'actuelle Bibliothèque de l'Ecole d'ingénieurs et d'architectes de Fribourg.

14 Cette solution lui permit d'inscrire les relais de télécommunication dans l'élévation plutôt que de les poser en motif rapporté au sommet du toit, comme à Fribourg.

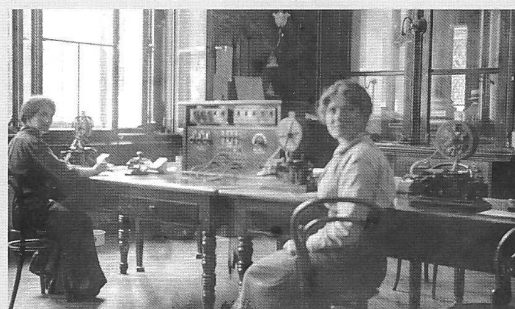
15 Adjugués en 1899 aux frères Bertschy de Bulle, à Auguste Bally et Pierre Brugger de Fribourg.

16 Grand Hôtel Victoria-Jungfrau et Oberlinden à Interlaken (1894-1900), Grand Hôtel Kronenhof à Pontresina, Schweizerhof et Hôtel Bellevue à Berne pour ne citer que les plus connus.

Les employés des Postes sur fond de Vieille Ville



Le bureau des télégraphes, au 1^{er} étage





La porte d'entrée avec au tympan de menuiserie, l'horloge publique



Porte palière avec décor néo-rococo au 2^e étage, côté sud



L'escalier sud, avec grilles de l'atelier bernois de Joseph Wyss

magasins, les locaux récepteurs des fils téléphoniques et la bibliothèque du Musée industriel¹³ occupaient l'étage des combles. Ce plan, en particulier celui du rez-de-chaussée, reprenait un plan type utilisé pour tous les bâtiments de poste de la première génération, construits jusqu'à la Première Guerre mondiale. La Poste principale de Saint-François à Lausanne, achevée en 1901 sur les plans d'Eugène Jost, montre une distribution similaire à celle de Fribourg jusque dans les retours d'angle arrière abritant notamment les WC.

A une époque où l'hôtel – terme réservé aux demeures urbaines par opposition à l'habitat collectif – évoquait encore le faste des grandes

familles, les «hôtels des postes» comme les «hôtels à voyageurs» ont des airs de palais. A Fribourg, Herisau et Zoug, Theodor Gohl inscrit la salle des guichets dans un avant-corps central en pavillon couvert d'une coupole à faux lanternon¹⁴ ou d'un toit en pavillon à terrasse faîtière. Traitée dans un langage néo-renaissance française mêlé d'emprunts au vocabulaire décoratif de Michel-Ange et du Bernin, ainsi qu'au néoclassicisme de Gottfried Semper, les élévations de l'ancien Hôtel des Postes de Fribourg puisent dans la grammaire des formes d'un style international et académique qui sera rejeté par les Modernes vingt ans plus tard.

Projet pour la grille de la cour arrière (Direction générale des PTT, Berne)



17 Les ouvrages de ferronnerie – 12 grilles de fenêtres et 2 grilles de portes – furent récupérés. 5 grilles ont été placées en 1976 au rez-de-chaussée du n° 64 de la Planche-Supérieure. Anticipant la fin annoncée des grands centraux téléphoniques, Edouard Wassmer avait proposé en 1998 d'implanter le futur théâtre de Fribourg dans ce bâtiment et d'utiliser l'ancien Hôtel des postes comme bâtiment d'accueil et de service. Développée en 1999 sous la direction des professeurs Steinmann, Morel et Marchand, cette idée n'a pas reçu l'accueil qu'elle aurait mérité.

18 Actuel Albertinum.